

YAN Lianke

Servir le peuple

**Roman traduit du chinois
par Claude Payen**



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Rêve du Village des Ding
Les Jours, les Mois, les Années
Bons baisers de Lénine
Songeant à mon père
Les Quatre Livres
Les Chroniques de Zhalie
La Fuite du temps
Un chant céleste
A la découverte du roman

Titre original: *Wei renmin fuwu*

© 2005, Yan Lianke

© 2006, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2009, 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique: Picquier & Protière

Mise en page: Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN: 978-2-8097-1324-4

ISSN: 1251-6007

CHAPITRE 1

Souvent, c'est sous forme de roman qu'il faut exprimer la réalité car, parfois, ce n'est qu'en empruntant la passerelle de la fiction que la réalité peut pénétrer dans le monde tangible.

Tout événement peut être à la fois un événement de roman et un événement de la réalité.

On peut dire que la vie a rejoué la fiction *Servir le peuple*.

Quand Wu Dawang qui cumulait les fonctions d'ordonnance et de cuisinier du colonel, son panier de légumes à la main, ouvrit la porte de la cuisine, ce fut comme si une bombe nucléaire avait explosé devant ses yeux. La pancarte sur laquelle était peint en gros caractères rouges le slogan *Servir le peuple* et qui, d'habitude, était posée sur la table de la salle à manger, trônait à présent sur la paille-carrelée de la cuisine. A droite du slogan, brillaient les cinq étoiles rouges. A gauche, était peint un fusil auquel était accrochée une gourde

militaire et une rangée de gerbes de blé ornait la partie inférieure de la pancarte.

Wu Dawang était considéré par tout le régiment comme l'étudiant modèle. Il avait donc parfaitement assimilé la pensée politique qu'on lui avait enseignée et comprenait mieux que quiconque le sens profond de la pancarte. Les cinq étoiles symbolisaient la révolution. Le fusil et la gourde représentaient le combat et l'histoire, le long et difficile processus révolutionnaire. Quant aux gerbes de blé, elles préfiguraient la prospérité et le bonheur futur, les années de félicité qui suivraient l'avènement du communisme.

Il ne savait pas d'où le colonel avait un jour rapporté cette pancarte sur laquelle les étoiles, le fusil, la gourde et les gerbes de blé étaient peints en rouge et jaune sur fond blanc, mais il se rappelait que ce jour-là, le colonel l'avait longuement fixé avant de lui demander d'un ton solennel :

— Comprends-tu le sens de cette pancarte ?

En regardant la pancarte avec la plus grande concentration, Wu Dawang en avait donné une explication minutieuse. Le colonel avait affiché un sourire radieux :

— Pas mal, pas mal du tout. Mon ordonnance faisant office de cuisinier les dépasse tous par son niveau de conscience politique.

Wu Dawang n'avait pas compris à qui la phrase faisait allusion mais, se rappelant le principe militaire « Ne pas dire ce qu'on ne doit pas dire, ne pas

demander ce qu'on ne doit pas demander, ne pas faire ce qu'on ne doit pas faire », il était retourné dans la cuisine préparer le repas du colonel et de sa femme. A partir de ce jour, la pancarte était restée sur la table en compagnie des occupants habituels, bouteilles de vinaigre, huile pimentée et autres condiments, dont elle était devenue le plus glorieux fleuron.

Jour après jour, le temps passait comme un fleuve traversant sereinement la caserne. Chaque matin, avant même que le clairon n'ait sonné le réveil, le colonel, impeccablement sanglé dans son uniforme, descendait du premier étage et se rendait sur le terrain d'exercice pour s'assurer qu'officiers et soldats effectuaient ponctuellement leurs exercices quotidiens. Il rentrait le soir, fatigué, bien après que le clairon eut sonné le couvre-feu. Il enlevait son uniforme et se brossait les dents au rez-de-chaussée avant de monter se coucher. Révolution et travail étaient son âme et sa vie, le noyau autour duquel gravitait tout son être. La guerre de résistance anti-japonaise, la révolution agraire, le combat pour la libération, tous ces grands moments de l'histoire avaient été depuis sa plus tendre enfance le fil directeur de sa vie et, jusqu'à l'âge de cinquante ans, alors que le soleil avait franchi le zénith et descendait vers l'ouest, ils avaient aussi été l'aune à laquelle il avait mesuré la réussite de sa vie.

Sa femme, jeune et belle, avait presque vingt ans de moins que lui. Son nom était Liu Lian mais il l'appelait « Petite Liu ». Elle était en principe infirmière à l'hôpital du régiment. Toutefois, depuis son mariage, on ne l'avait jamais vue se rendre à l'hôpital. Était-ce le colonel qui le lui interdisait ? Était-ce elle qui ne souhaitait pas travailler ? Nul n'aurait pu le dire. Toujours est-il que depuis que le colonel l'avait épousée, il y avait cinq ans de cela, cette maison située dans le quartier résidentiel des officiers supérieurs était devenue son régiment. Elle y vivait avec son prestigieux conjoint et se comportait comme si elle en était la propriétaire.

Wu Dawang ignorait tout de ses antécédents. Il ne savait ni d'où elle venait, ni quand elle s'était engagée dans l'armée, ni quand elle était devenue infirmière. Toutes ces années où elle n'était jamais allée travailler, en dehors des heures où elle descendait pour manger, il n'avait jamais su à quoi elle consacrait son temps. Percevait-elle quand même un salaire ? Faisait-elle encore partie de l'armée ? Ne portait-elle plus l'uniforme depuis cinq ans parce qu'elle avait oublié le règlement militaire ? Autant de questions auxquelles il n'aurait pu répondre. Le passé de Liu Lian était une montagne noyée dans la brume en toutes saisons. Cette montagne était-elle dénudée et aride ou, au contraire, couverte d'une luxuriante végétation ? Était-elle coupée de vallées profondes ?

Résonnait-elle du gazouillis des oiseaux et du chant des sources ? Embaumait-elle du parfum des fleurs ? Wu Dawang n'en savait rien.

Et puisqu'il n'en savait rien, il ne posait pas de questions, et puisqu'il ne posait pas de questions, le colonel était parfaitement satisfait de son travail. Bien qu'il fût un soldat révolutionnaire avec un certain nombre d'années d'ancienneté, bien que son dossier abondât en citations glorieuses, en félicitations et récompenses de toutes sortes, bien qu'il fût noté comme un soldat modèle digne de servir d'exemple, Wu Dawang était loin d'être satisfait. C'était un homme avide de gloire, un soldat désireux de progresser pour parvenir à la perfection. N'avait-il pas, lors d'un exercice logistique, mémorisé sans en oublier un seul mot 286 phrases des trois classiques de la Révolution culturelle : *Servir le peuple*, *A la mémoire de Norman Bethune* et *Comment Yugong déplaça les montagnes* ? Et n'avait-il pas, en moins de trente minutes, réussi à préparer le feu, éplucher les légumes et confectionner un succulent repas de quatre plats et une soupe ? C'était pour s'être ainsi rendu célèbre dans tout le régiment qu'il avait été choisi par le colonel pour cumuler les fonctions d'ordonnance et de cuisinier.

Le chef du bureau des effectifs l'avait interrogé :

— Quand tu seras chez le colonel, quels sont les principes essentiels que tu dois retenir ?

— Ne pas demander ce qu'on ne doit pas demander, ne pas faire ce qu'on ne doit pas faire, ne pas dire ce qu'on ne doit pas dire.

— Et aussi ?

— Se rappeler que servir un officier supérieur, c'est servir le peuple.

Le chef du bureau des effectifs avait ajouté :

— Plus important encore : il faut mettre ses actes en conformité avec ses paroles et appliquer les mots d'ordre à la lettre.

— Le chef du bureau des effectifs peut être tranquille, avait-il répondu. Je mettrai mes actes en conformité avec mes paroles et j'agirai comme un soldat politiquement conscient et professionnellement compétent.

— Alors, va ! avait conclu le chef du bureau des effectifs. Nous attendons que tu rapportes de chez le colonel une bonne nouvelle que tu pourras annoncer à ton village.

C'est ainsi que Wu Dawang avait quitté la compagnie de garde pour être affecté au service du colonel.

Depuis six mois, consciencieusement, scrupuleusement, il faisait la cuisine et le ménage du rez-de-chaussée, il semait les fleurs et tondait le gazon devant la porte, il cultivait le potager et élaguait les arbres. Sauf quand, à l'occasion d'une courte permission, il était rentré chez lui, il n'avait pratiquement jamais quitté cette maison de style occidental.

Wu Dawang était un travailleur acharné. C'est la raison pour laquelle, répondant à l'appel du Comité central à réduire le personnel de service, le colonel qui était un homme dévoué corps et âme à la cause du Parti avait décidé de donner l'exemple en se débarrassant de son ordonnance et de son garde du corps pour ne garder que Wu Dawang, qui cumulait les deux fonctions. Ainsi, lorsque le colonel vaquait à ses occupations, il ne restait dans cette maison construite par les Soviétiques que Liu Lian, la femme du colonel, âgée de trente-deux ans, et Wu Dawang, l'ordonnance faisant office de cuisinier, âgé de vingt-huit ans. C'était comme si, dans un immense jardin, il n'était resté qu'une jolie fleur et un sarcloir.

Wu Dawang ne s'était d'abord rendu compte de rien. Il n'avait pas remarqué que pendant qu'il mangeait, la femme du colonel le dévorait du regard. Il n'avait pas remarqué que pendant qu'il travaillait dans le potager, elle était plantée derrière sa fenêtre et ne le quittait pas des yeux. Il n'avait pas remarqué non plus que pendant qu'il taillait l'épaisse treille de vigne, aussi impénétrable que le travail idéologique, elle utilisait les jumelles du colonel pour mieux l'épier à travers les interstices du feuillage. Il n'avait pas remarqué qu'elle regardait les gouttes de sueur qui perlaient sur ses tempes avec la même concentration qu'un bijoutier examine à la loupe un diamant ou une agate et qu'elle admirait la peau basanée de son

cou et de ses épaules comme un morceau de jade d'une valeur inestimable. Il ne s'était aperçu de rien. Il ne pouvait pas plus remarquer l'attention dont il était l'objet que le sophora au bord d'un chemin de campagne ne peut sentir le parfum d'un parterre de pivoines à l'intérieur d'un jardin. A l'extérieur de la cour n° 1, au nord et au sud du Yangtse, le combat révolutionnaire faisait rage, mais la cour n° 1 restait un lieu idyllique, un havre de paix, où régnaient la poésie, l'amour et le désir.

En tout cas, trois jours plus tôt, au crépuscule, alors que le colonel avait été appelé à Pékin pour participer à un séminaire d'étude et de recherche de deux mois sur la façon d'améliorer l'efficacité des troupes tout en simplifiant l'administration, alors que Wu Dawang faisait la vaisselle dans la cuisine après avoir dîné avec Liu Lian, celle-ci l'avait regardé et, sans rien laisser paraître du feu qui brûlait en elle, avait pris la pancarte appuyée contre le mur et l'avait posée sur la table en bois rouge. Puis, très naturellement, comme si elle lui avait donné l'ordre d'aller chercher quelque chose dehors ou de ramasser un objet qu'elle aurait laissé tomber, elle avait dit d'une voix douce :

— Petit Wu, désormais, quand tu verras que la pancarte a été déplacée, cela signifiera que j'ai besoin de toi et tu monteras au premier étage.

Lorsqu'elle avait posé la pancarte sur le coin de la table, le bruit avait été celui du jade heurtant l'agate. Ce bruit semblait renfermer un mystère.

Ensuite, comme tous les jours après le dîner, elle avait lentement remonté l'escalier.

Wu Dawang était resté pétrifié, ne sachant que faire, envahi par une étrange nervosité mêlée d'une indicible douceur. Il avait suivi des yeux la silhouette de dos comme s'il la voyait pour la première fois, jusqu'au moment où elle avait disparu, en haut de l'escalier, comme s'estompe au soleil couchant l'ombre des arbres sur le mur de la maison. Alors seulement, il avait repris la pancarte pour la reposer à sa place d'origine et s'était remis au travail : vaisselle, rangement et autres menues besognes quotidiennes, futiles en apparence mais lourdes de signification révolutionnaire.

Aujourd'hui, il revoyait cette soirée aussi clairement que s'il découvrait un slogan fraîchement peint sur le mur. Après avoir fait ce qu'il devait faire dans la cuisine pour servir le peuple, il était allé élaguer les rosiers devant la porte, puis à l'aide d'un seau en plastique (seuls les cadres de haut rang avaient droit à un seau en plastique, les autres devant se contenter du seau en fer traditionnel), il avait arrosé les rosiers et les plantes vertes qui bordaient l'allée empierrée. Le soleil avait maintenant complètement disparu. A cet instant où le crépuscule allait faire place à la nuit, le calme régnait sur la plaine du Henan. Dans le silence qui s'installait peu à peu résonnait le concert des cigales. Le martèlement rythmé des pas de la garde relevant

les sentinelles se rapprocha puis s'éloigna. Wu Dawang leva la tête. La sentinelle qui venait de prendre son tour de garde devant la grille était un ancien de sa section, il lui adressa un salut amical. L'autre lui répondit par un salut militaire. Wu Dawang reprit alors son seau et rentra dans la maison.

La mèche de l'amour était allumée. C'était Liu Lian qui, dans son cœur en plein désarroi, y avait mis le feu. En rentrant, non seulement il découvrit que la pancarte n'était plus à sa place mais il fut également stupéfait de la trouver au milieu du salon, appuyée contre la colonne carrée de l'escalier. Au fil des ans, la peinture rouge de l'escalier s'était usée par endroits, laissant apparaître les veines du bois qui brillaient comme les sourcils peints des actrices de films capitalistes et semblaient dessiner des yeux qui observaient la pièce à la dérobée et, comme le journal d'un révolutionnaire, notaient au jour le jour son histoire et ses actes.

Voyant la pancarte ainsi déplacée, Wu Dawang ne s'était pas ému outre mesure. Le déplacement de la pancarte signifiait simplement qu'on lui donnait un ordre, un ordre silencieux certes, mais qu'il devait exécuter à la lettre. Il posa tout de suite son seau et commença à gravir les marches. Il lui revint alors à l'esprit que, six mois plus tôt, en l'accueillant, le colonel lui avait dit gentiment mais fermement :

— Tu n’as pas à t’occuper du premier étage. Sauf si ta tante Liu te l’ordonne, tu n’as pas à monter l’escalier.

Telle une citation du président Mao, les paroles du colonel résonnaient encore dans ses oreilles. Parvenu à la moitié de l’escalier, il ralentit comme s’il marchait soudain sur des œufs.

Il ne savait pas de quel bois était fait l’escalier, mais là où les pas avaient usé la peinture, il faisait penser à de la peau humaine. Sous les pieds, il était à la fois doux et ferme. La lumière du crépuscule qui pénétrait par la fenêtre recouvrait le sol d’une gaze rouge et blanche. Une légère odeur de moisi flottait dans l’air, sans qu’on pût dire si elle émanait du bois de la fenêtre ou d’une crevasse du mur de briques grises. Cette odeur envahissait tout son être comme un précieux parfum de femme. Avant de s’engager dans l’armée, il était entré dans une maison de cadre pour rencontrer sa future femme, mais cette fois, la situation était différente : c’était Liu Lian, la femme du colonel, qu’il allait rencontrer. Son cœur battait la chamade ; ce n’était pas digne de sa conscience de soldat révolutionnaire, ce n’était pas digne de son désir de progrès idéologique. Il planta solidement ses pieds sur les marches et, de son poing, se frappa la poitrine : s’il montait au premier étage, c’était pour remplir une mission. Il était attaché à une chaîne révolutionnaire dont un maillon était fixé au premier étage. Il ne pouvait plus reculer. Au

prix d'un effort désespéré, il parvint à ralentir les battements de son cœur comme s'il avait réussi à endiguer le courant boueux de la contre-révolution. Il atteignit le haut de l'escalier et posa légèrement le pied sur le plancher du premier étage. La disposition était la même qu'au rez-de-chaussée : à l'est, deux chambres ; au sud, les toilettes ; à l'ouest, une grande pièce au-dessus de la cuisine et de la salle à manger. On aurait dit une salle de réunion avec des canapés aux accoudoirs en bois et des tables basses. Aux murs étaient accrochées toutes sortes de cartes politiques et militaires.

De toute évidence, c'était le bureau du colonel, dont la bibliothèque était mille fois plus importante que celle d'un homme de lettres. En voyant les cartes qui recouvraient les murs, agrémentées de flèches, de traits rouges, bleus ou jaunes, de cercles, de carrés et de triangles multicolores, Wu Dawang ne put s'empêcher de penser au parterre de fleurs qu'il entretenait pour le colonel. Il se força à détourner le regard comme s'il se rappelait tout à coup ce que lui avait dit son chef : il ne devait pas, sans qu'on le lui ordonne, monter au premier étage. Le secret était une porte. Une porte pouvait dévoiler un secret militaire. Pour le salut de la révolution, un soldat devait protéger le secret militaire. Il devait donc absolument s'abstenir de regarder ce qu'il ne devait pas regarder et de dire ce qu'il ne devait pas dire. Pour le colonel, pour sa femme, pour l'amour de la révolution et de

la politique du Parti, il devait se montrer digne de la confiance dont il jouissait. Son cœur avait retrouvé son calme. Il sentait la solennité l'envahir tout entier. Ayant détourné son regard des cartes, il découvrit à sa gauche une porte sculptée dans le style traditionnel. Il s'avança de quelques pas et, comme s'il se présentait dans le bureau d'un officier supérieur, se mit au garde-à-vous, bomba le torse et, regardant droit devant lui, cria d'une voix puissante :

— A vos ordres !

Silence.

Elevant encore la voix, il répéta :

— A vos ordres !

Comme la lumière du crépuscule, le silence emplissait le premier étage.

Il savait que le colonel et sa femme couchaient dans cette chambre. Il avait souvent vu apparaître à la fenêtre le visage de Liu Lian, aussi pâle que celui d'une jeune femme de l'aristocratie, portrait vivant au milieu d'un cadre ancien. Le cadre était immuable mais le visage n'était jamais le même. On y lisait tantôt la lassitude et tantôt l'enthousiasme, comme sur le visage changeant de la révolution.

Il savait qu'elle était dans la chambre car il ne l'avait jamais vue se rendre au n° 2 où habitait le commissaire politique, ni au n° 3 où habitait le commandant en second. Elle n'éprouvait pas plus le besoin d'aller bavarder avec ses voisins que le colonel n'éprouvait celui de bavarder avec

ses subordonnés. Cette chambre était le noyau de sa vie, et le bâtiment de style soviétique l'orbite sur laquelle elle gravitait. Il était donc sûr qu'elle était dans la chambre. Il s'apprêtait à crier une troisième fois lorsque, poussé par une force indépendante de lui, il frappa à la porte.

Il frappa deux fois.

Les os de ses articulations faisaient le bruit de baguettes frappant le tambour.

Elle réagit enfin :

— Entre !

Sa voix était un peu enrouée et tremblait légèrement comme si elle avait un objet doux dans la gorge.

Il poussa la porte et entra.

La lumière n'était pas allumée. Le lit, la table, la chaise semblaient se dissoudre dans la pénombre glauque et visqueuse de la chambre. Elle était assise sur le bord du lit, un livre à la main, le premier volume des *Œuvres choisies* de Mao Zedong. Comme revient dans la bouche le goût d'un bonbon qu'on a sucé, une évidence se fit peu à peu jour dans l'esprit de Wu Dawang : elle ne pouvait pas lire dans l'obscurité. Elle ne lisait donc pas vraiment. Elle tenait un livre simplement pour faire croire qu'elle lisait. Pourtant, il avait d'abord cru qu'elle lisait vraiment puisque tout se déroulait de façon parfaitement logique, de même qu'il pleut quand le ciel est noir et que le soleil brille quand le ciel est bleu. Il demanda :

— Tante, que se passe-t-il ?

Elle répondit :

— Le cordon de l'interrupteur est entortillé au plafond. Aide-moi à l'attraper.

Il regarda le cordon marron de l'interrupteur qui permettait d'allumer et d'éteindre depuis la tête du lit. Il ne pouvait l'atteindre qu'en montant sur la table. Il s'approcha, tira la chaise devant la table, retira le tapis de rotin qui recouvrait la chaise, enleva ses chaussures, épousseta de sa main la plante de ses pieds, posa un vieux journal sur la chaise, monta sur la chaise, tendit le bras pour attraper le cordon et le tira pour allumer la lumière.

La chambre s'illumina.

Il s'aperçut qu'il faisait maintenant nuit au-dehors, ce qui avait pour effet, dans la lumière de la chambre, de faire ressortir les moindres fissures des murs. Il n'y avait rien dans la pièce qui pût retenir l'attention. On pouvait la comparer à l'armurerie du régiment où aucune arme nouvelle n'apparaissait jamais. Un portrait du président Mao était fixé sur l'un des murs, où était également accroché un cadre orné de citations du président Mao, et sur le bureau trônait une statue en plâtre du président Mao. Dans un coin, sur une étagère, était posée une cuvette. Un grand miroir au-dessus duquel on pouvait lire les instructions les plus importantes du président Mao pendait à un autre mur, entre les jumelles du colonel et son pistolet

modèle 1954 dont l'étui en cuir luisait d'un reflet rouge. Sous le miroir, se trouvait la coiffeuse recouverte d'une plaque de verre où s'alignaient quelques flacons de crème, rares à l'époque, ainsi que des coffrets de poudre, des ciseaux et des peignes. Rien en somme qui pût étonner Wu Dawang car, même s'il n'était jamais entré dans cette chambre, il avait accompagné l'ordonnance du bâtiment n° 2 chez le commissaire politique et le comptable. Dans tous les bâtiments de style soviétique, l'équipement était le même, simple et sobre, respirant la gloire de la tradition. Il ne pouvait qu'inspirer aux autres officiers et soldats l'admiration et le respect pour leurs supérieurs qui devaient servir d'exemples pour montrer la grandeur et renforcer le prestige du Parti et, par la même occasion, convaincre les soldats qu'ils avaient de la chance de vivre à une époque aussi glorieuse.

Wu Dawang était impressionné par la simplicité dépourvue d'ostentation de ce premier étage. Il sauta de la chaise et voulut dire une phrase exprimant son respect sincère. Il pensa aux banderoles que dans son village, on accrochait de part et d'autre de la porte lors de la fête du printemps : *Les maisons les plus simples sont les plus glorieuses, Les maisons les plus glorieuses sont les plus révolutionnaires, Entretienons la tradition révolutionnaire pour les rendre encore plus glorieuses*, ou autres slogans de la même veine. Il tenta de se

rappeler aussi les formules et aphorismes qu'on lui avait enseignés dans sa compagnie et qui auraient été de mise en la circonstance, par exemple cette phrase d'un éditorial que leur avait lu l'instructeur : « Avec nos dirigeants, nous devons promouvoir la tradition et transmettre, comme un riche héritage, l'esprit de simplicité des grottes de Yan'an¹. Ainsi, notre grandiose cause révolutionnaire deviendra un soleil écarlate qui, partout où il brillera, baignera la société humaine dans la lumière et l'espoir. » D'autres paroles sublimes et émouvantes lui revenaient à l'esprit. Il aurait voulu ouvrir la bouche pour les proclamer mais il pensa qu'elles ne pouvaient qu'être lues dans des articles. Les mettre dans la bouche les aurait transformées en banalités quotidiennes. Elles auraient perdu toute leur grandeur pour n'être plus qu'un plat mal cuit, une soupe aigre insuffisamment mijotée, et celui qui les aurait prononcées aurait risqué de passer pour un fou. En outre, c'était la première fois qu'il se trouvait devant Liu Lian au premier étage, la première fois qu'il était ému par la simplicité de sa chambre à coucher et qu'il voulait lui exprimer son respect et son admiration. Il ne pouvait pas utiliser des phrases d'articles de journaux aussi pompeuses et conventionnelles. Il devait trouver des mots adaptés à sa simplicité

1. Petite ville du Shaanxi, occupée par les communistes à l'issue de la Longue Marche et quartier général de Mao Zedong jusqu'en 1947.

qui auraient eu la valeur de l'or et du diamant. Hélas, si on enlevait de son cerveau les slogans peints sur les murs et les discours imprimés dans les journaux et les livres ou proclamés dans les haut-parleurs, il était complètement vide. Wu Dawang avait devant lui une vaste esplanade totalement déserte. Ne trouvant rien à dire, il ne put que rougir. Les paroles affluaient sans parvenir à franchir ses lèvres qu'elles se contentaient de faire trembler. Il enleva le journal, épousseta la chaise et le bureau, remit ses chaussures et se redressa. La sueur dégoulinait de son visage et il entendait les gouttes crépiter sur le sol comme l'eau de pluie tombant d'un toit de tuiles. Il réussit enfin à articuler :

— Tante, si tu n'as plus rien à me demander, je redescends.

Elle fit la moue.

— Ne m'appelle pas « tante », ça me donne l'impression d'être une vieille femme.

Il sourit bêtement.

— « Tante » signifie simplement que nous sommes de la même famille.

Sans sourire, le visage sérieux, à la fois chaleureux et crispé, elle ajouta une phrase lourde d'implications :

— Mon petit Wu, en présence d'autres personnes, tu m'appelleras « tante », mais quand nous ne serons que tous les deux, tu m'appelleras « grande sœur ».